



BESTIE DI SCENA

ENTRETIEN AVEC EMMA DANTE

Le titre *Bêtes de scène* comporte le mot scène. Comment définiriez-vous l'espace de la représentation théâtrale ?

Emma Dante : L'espace scénique, c'est le monde, tout ce qu'il pourrait contenir. Donc en quelque sorte, c'est un espace vide. Un espace vierge que j'essaie de remplir. Mais comme je ne peux pas tout inscrire dans cet espace, tout dire avec cet espace, je le travaille de manière épurée pour faire place à l'imagination. Il est important que les spectateurs puissent voir beaucoup plus que ce qui est représenté sur scène. Il n'y a pas de texte dans ce spectacle. Il n'y a pas d'histoire, de début, de milieu, de fin. Les acteurs ne disent rien qui puisse faire histoire. Tous les mots qu'ils prononcent émergent de situations dans lesquelles ils sont. Sur scène, il y a un enchaînement d'événements auxquels les acteurs réagissent. En quelque sorte, j'ai travaillé sur la négation de tous les éléments qui font spectacle, qui font théâtre. J'ai cherché ce qu'est pour moi le théâtre dans toute sa pureté.

Dans vos spectacles, il y a toujours une incroyable vitalité théâtrale et populaire. Vos acteurs parlent, parfois en dialecte sicilien, chantent, dansent. Ils prennent plaisir à être dans le jeu. Le corps est une dimension centrale de votre esthétique de la transformation. Le Sud et l'insularité sont très présents dans votre écriture à travers la musique, les accents de vos comédiens, le dialecte, cela donne une puissance de vie extraordinaire à vos spectacles. Comment les acteurs ont réagi face à cette proposition qui remet en question les codes avec lesquels ils ont l'habitude de jouer ?

Cette vitalité vient de la rue, des corps qui vivent en ville. À Palerme, les gens gesticulent beaucoup et sont capables de parler sans mots, juste à travers des gestes et des regards, des attitudes. Dans tous mes spectacles, je suis toujours partie de cette langue de la rue que j'ai cherché à ennoblir à travers le langage théâtral, plus métaphorique et surréaliste. Et finalement, j'ai créé une langue qui n'existe pas. Mais le travail de *Bêtes de scène* a effectivement été très différent. J'ai dit à mes comédiens que cette fois je voulais parler de leur condition d'acteur. Nous avons donc commencé, à partir de textes de Shakespeare, par travailler sur la préparation de l'acteur qui affronte son personnage, l'histoire, son costume, dans le but de restituer tout ce qu'il a appris au public. Mais j'ai très vite compris que raconter le travail de l'acteur ne m'intéressait pas. C'était trop auto-référentiel. Je crois que le public aussi se moque pas mal du travail de l'acteur à proprement parler. Ce qui nous captive tous au théâtre est ailleurs, c'est autre chose. C'est ce court-circuit qui arrive sur scène et qui permet aux acteurs et aux spectateurs de vivre une expérience commune. J'ai donc pensé à montrer une communauté d'acteurs qui vivent sur scène en renonçant à tout ce qui habituellement leur permet de vivre en scène. Ils renoncent aux choses matérielles comme les vêtements, le texte, l'histoire, la scénographie, les rôles. Ils renoncent à tout ce qui sert à définir le théâtre. Ils sont comme chassés du Paradis, comme s'il leur était devenu impossible de se représenter et de représenter. Ils ne savent plus quoi dire, quoi faire, comment faire. Ils sont pris dans une situation, quasi primitive, de grande souffrance et sont mal à l'aise face aux spectateurs qui les observent alors qu'ils sont nus, au propre comme au figuré. Pendant les répétitions, ils ont commencé à répondre à des stimuli extérieurs que je leur envoyais des coulisses. Je leur jetais des objets, une épée, une poupée mécanique, un ballon et j'observais, nous observions, les réactions provoquées par ces intrusions sur le plateau. La scène est alors devenue un champ de mines. Cela a été le véritable point de départ de ce spectacle que je n'ai pas du tout travaillé à la table. Il n'y a pas eu non plus de plan de mise en scène qui aurait pu rétablir le matériel obtenu en répétition dans une certaine chronologie ou narration. Ce spectacle que je ne saurais encore totalement expliquer, s'est formalisé, comme il est arrivé, de l'intérieur.

Pas de texte, pas de décors, pas de musique: *Bêtes de scène* perturbe l'acteur, déconstruit l'espace, reformule le rapport au public. Par bien des aspects, cette pièce ressemble à un art poétique...

Bêtes de scène est une réflexion complexe sur le théâtre, ce qu'il permet, ce qu'il signifie, sa nécessité. Sur ce que devrait signifier aujourd'hui faire du théâtre. Si je sais mettre en scène et diriger des acteurs, je cherche, avant tout à trouver le suc du théâtre. Celui qui procure une certaine ivresse mais aussi un certain tourment. Pour moi, le spectacle doit servir à modifier le monde, à transformer celui qui le fait et le regarde. Comme je n'utilise pas les nouvelles technologies – et ici aucun autre média que le corps – l'acteur est le centre même de mon théâtre.

C'est un acteur qui doit se déplacer et qui doit se donner au public. Se donner, c'est-à-dire devenir quelqu'un de différent, devenir un animal, un enfant, un idiot. Dans *Bêtes de Scène*, cette transformation agit comme une sorte de régression. Ici, les acteurs sont sans grâce, vulgaires, sauvages, non conventionnels. Je voudrais que les spectateurs se sentent responsables de cette communauté d'« imbéciles », de « primitifs » qui, droit dans les yeux, leur racontent le monde et ce que nous vivons aujourd'hui : les tragédies, les attentats, les naufrages des migrants en Méditerranée, les tremblements de terre... J'espère que le public se retrouvera dans ces corps nus, mis à nus. Qu'il les regardera avec compassion parce que pour moi, nous sommes tous comme ces bêtes de scène. Ces acteurs sur scène, ils sont nous. Ils sont nous « imbéciles, sans structure et sans masque ».

Vous êtes une metteuse en scène populaire en Italie. Parlez-nous de votre rencontre avec le théâtre, du contexte dans lequel vous exercez. Cela vous semble-t-il difficile aujourd'hui de faire du théâtre en Italie ?

Petite, je n'allais jamais au théâtre, ni même à l'église. Après mes études secondaires à Catane où j'ai grandi, je suis retournée à Palerme, ma ville natale, pour étudier le droit et les lettres et je me suis inscrite aux cours de Michele Perriera, un théoricien du mouvement littéraire Gruppo 63, qualifié de néo avant-garde. Il faisait un théâtre totalement différent de ce qui existait à l'époque, très contemporain. Je peux dire qu'il m'a réveillée en quelque sorte et je suis ensuite partie étudier à l'Académie nationale d'Art dramatique. C'était une école assez classique mais mon mode de vie ne l'était plus : pour la première fois, j'avais le sentiment d'être libre. Après cinq ans à Rome, j'ai rejoint le Gruppo della roca, une compagnie de théâtre installée à Turin. Avec eux, je jouais des textes contemporains. Je ne pensais pas devenir dramaturge, ou metteur en scène un jour. Le déclic s'est produit plus tard, vers l'âge de trente ans. Pour évacuer toutes mes frustrations d'actrice, j'ai réuni autour de moi un groupe de comédiens pour travailler librement en studio. J'ai alors commencé par les faire marcher. En réalité, pour moi, en tant que metteur en scène, tout a commencé avec cette marche. Je fumais et ils marchaient ! Ils marchaient et je hurlais parce qu'il n'y avait pas assez de rigueur dans leurs marches, parce qu'ils ne gardaient pas le rythme de la marche. J'ai compris à ce moment-là que le rythme serait un élément essentiel de mon travail. Pour moi, le rythme, c'est l'instinct qui sort, qui doit être libéré, c'est le départ de la vie et des histoires que je raconte. À cette époque, je suis définitivement passée de l'autre côté de la scène. J'ai commencé à faire un travail avec mes acteurs à partir de mes propres histoires. *mPalermu* que je considère comme mon premier spectacle est né de cette prise de conscience de mon statut de metteuse en scène et de ce travail avec les comédiens. La pièce racontait l'histoire d'une famille qui se prépare à sortir mais qui n'arrive jamais à franchir le seuil de sa maison, donc de la scène, donc du théâtre, donc de la vie... Depuis, j'ai toujours cherché à porter un regard sur la société. Un regard sur les gens, la famille. Un regard qui finit par devenir politique parce qu'observer une société demande aussi d'envisager l'organisation morale et éthique de cette société. À mes débuts, les artistes émergents étaient soutenus, avaient plus de facilité à produire un spectacle. Il y avait un intérêt plus grand pour l'innovation. Mais l'innovation a toujours affaire avec l'échec. En Italie aujourd'hui, l'échec n'est pas envisagé, on cherche plutôt des certitudes. Or le théâtre n'a rien à voir avec les certitudes. Mais aujourd'hui, je me sens privilégiée car grâce aux productions du *Piccolo Teatro* de Milan et du *Teatro Biondo* de Palerme en Italie, j'ai pu créer un spectacle comme *Bêtes de scène* qui est au cœur de mes recherches.

Propos recueillis par Francis Cossu et traduits de l'italien par Simona Marino



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17